

LE PRINCE ZIZIM

Le château de Rochechinard est situé à l'angle de deux vallées, dont l'une débouche à Saint-Nazaire, l'autre à Saint-Jean-en-Royans, en Dauphiné.

Quand je dis : château, c'est simplement pour me conformer aux usages du pays, car les seuls vestiges actuels sont représentés par un pan de mur et un trou aux deux tiers comblé par le sable : — les oubliettes obligatoires — du moins, on l'assure. Mais, jadis (en 1480, s'il vous plaît), il avait fière mine ; ses seigneurs et maîtres, — les Alleman, d'Uriage — guerroyaient à tout propos, semant autour d'eux la terreur : ils étaient forts, puissants, nombreux, surtout. D'où le dicton : *Gare la queue des Alleman !*

C'est à cette époque que l'infortuné prince Zizim fut fait prisonnier et interné au château de Rochechinard, sous la conduite de Charles Alleman, une des célébrités de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem.

Mahomet II, empereur des Turcs, venait de mourir, laissant deux enfants, Bajazet et Zizim. Mahomet ne désignait point de successeur, abandonnant l'empire au plus digne. Zizim fut indigné de voir son frère s'emparer du sceptre ; aidé de quelques partisans, il leva une petite armée ; mais la Fortune, aveugle-née, lui fut contraire. Vaincu, poursuivi, le prétendant se réfugia dans l'île de Rhodes. Son âme ulcérée ne songeait qu'à la vengeance. Zizim voulait le trône de Mahomet. Il tourna les yeux vers la France, espérant y trouver secours et sympathie.

Charles Alleman fut chargé de l'accompagner auprès du roi. N'ayant rencontré qu'une indifférence absolue, Alleman, craignant l'évasion de son prisonnier, le conduisit au château de Rochechinard, après avoir désarmé vingt-neuf des officiers qui composaient son escorte.

Zizim eut toute liberté pour parcourir ce beau pays du Royans. Il en usa peu : entouré de quelques officiers, il chantait sa couronne perdue, ses exploits malheureux en Syrie, son voyage au pays franc.

Le « vilain » de Rochechinard, en rencontrant le prince, pouvait se convaincre que les misères de la vie ne sont point le monopole du pauvre.

Malgré le Koran, Zizim chercha souvent l'oubli dans les plaisirs de la table, avec les dix-huit osmanlis de sa suite. On sablait alors galamment les vins de France, témoin cette « gazelle » que lui attribuent les auteurs turcs, et qui n'est point trop lubrique. En voici la traduction fidèle :

Prends ta coupe, ô Djem de Djemchide !
Nous nous trouvons au cœur du Franguistan.
Il faut que le Destin se prononce ;
Nul ne peut se soustraire à ses arrêts.

Pèlerin de la maison sainte,
J'ai parcouru les champs de la Kaaba (Mecque) ;
Une course autour de son enceinte sacrée
Vaut mille fois tout l'empire d'Osman.

Dieu merci ! ayant bonne mine,
Et plein de santé, je suis au Franguistan ;
Car, quiconque se porte bien, plane
En sultan par-dessus les régions de la terre.

Dix-huit garçons d'une taille charmante,
Dix-huit garçons, dont chacun est le fils d'un khan,
Tiennent dans leurs mains gracieuses
La coupe d'or d'un vin pétillant.

Ah ! demandez si la couronne
Peut rendre heureux le sultan Bayesid :
L'empire peut-il être l'éternel apanage d'un mortel ?
Il ment, celui qui promet la durée aux grandeurs
[humaines !]

N'est-ce point la fidèle image du caractère oriental, fataliste et sensuel ?

Le château de La Bâtie, dans la commune de Saint-Laurent, était souvent le but des promenades de Zizim. Là demeurait Philippe-Hélène de Sassenage, fille de Jacques, baron de Sassenage. Les historiens la représentent comme « une damoiselle accomplie et de tant grande beauté ». Zizim en devint éperdument amoureux, à ce point qu'il demanda sa main, prêt à abjurer l'islamisme, lorsqu'un ordre, venu de la Cour de France, fit transférer le captif à Bourgneuf, où il resta plusieurs années. Il fut ensuite, sur la demande d'Innocent VIII, conduit à Rome et enfermé au fort Saint-Ange.

On dit qu'il y mourut empoisonné, et que ce crime fut payé, par Bajazet, deux cent mille ducats, — un joli denier, pour l'époque !

Infortuné Zizim ! — Guy Allard nous le montre assistant à des tournois, à des chasses, où nous ne le suivrons pas.

Je me contenterai de mentionner, en terminant, sa visite à l'abbaye de Saint-Antoine, ce bijou finement ciselé, qui — bien qu'entamé par les iconoclastes révolutionnaires, dont le marteau stupide décapita toutes les têtes de saints — se dresse encore fièrement, comme un vivant défi à nos modernes constructeurs.

Plusieurs chevaliers, désireux d'étudier les impressions d'un fils du Prophète en face de la foi chrétienne, accompagnaient curieusement le prince.

Lorsque Zizim fut entré dans l'église, « il salua à sa manière le révérend abbé » Antoine de Brion, qui lui était venu au » devant, c'est-à-dire qu'il toucha et baisa » respectueusement ses habits ; puis, les » reliques de saint Antoine ayant été étalées à ses yeux, elles furent pour lui un » objet d'admiration, de vénération ».

Pardonnez-lui, novateurs farouches ! Zizim était prince et, en 1400, du diable si quelqu'un eût conçu l'idée de blâmer cet excès de politesse !

Quand vous visiterez ce splendide pays, allez à Rochechinard, le Sainte-Hélène de Zizim, et donnez un souvenir au pauvre prince : il souffrit longtemps, il aima sans espoir.

LOUIS DE ROYNAC